d'être tirée du vocabulaire de la garantie des prêts (analyse par Gaius, 3, 124 du sens de *pecunia* dans la *lex Cornelia de sponsu*) : *pecunia* était pris dans le sens de « bien meuble ou immeuble, en plus de l'argent monnayé ». La clause exprimerait donc la compétence du magistrat local dans les affaires de prêt autres que *certa pecunia*. Reste que l'on peut se demander quelle est exactement la relation des deux ablatifs *de qua re* et *omnei pecunia*. LAFFI traduit : « per cui riguardo ad esso oggetto, quale che sia la *pecunia* (= la cosa patrimonialmente valutabile) », considérant donc que l'ablatif exprime une sorte de relation. On pourrait penser aussi à une apposition : « bien en litige, à savoir bien de toute nature, au sujet duquel, etc. », ou à un ablatif de qualité : « à propos de ce litige, de quelque nature que soit le bien ». On peut d'autre part se demander s'il n'y a pas, de la part du rédacteur, une certaine maladresse à employer le même terme *pecunia* dans deux sens différents pour opposer deux catégories de prêt.

Ces rapides remarques suffiront à suggérer, on l'espère (outre la complexité, bien connue, des questions juridiques soulevées), l'importance et la valeur de la contribution apportée à ce dossier par le professeur LAFFI, dont on pourra lire prochainement une nouvelle étude de la compétence juridictionnelle des magistrats locaux (en particulier dans le domaine des *actiones famosae*) dans les *Actes* du symposium international sur la *Tabula Siarensis* tenu à Séville en mai 1986.

Philippe MOREAU.

Latin chrétien et médiéval.

Martin HENGEL, *La storiografia protocristiana*, Edizione italiana a cura di Omero SOFFRITTI (Studi Biblici, n° 73) : Brescia, Paideia Editrice, 1985, 192 pages.

Voici, en italien, le *Zur urchristlichen Geschichtsschreibung* (Calwer, Stuttgart, 1979) qui, dès 79, a été traduit en anglais. Une traduction française ne serait pas inutile. Elle eût rendu service, par exemple, aux étudiants préparant l'Agrégation d'histoire en 1986... Le but de l'auteur est moins, cependant, de replacer les données des *Actes des Apôtres* (principalement) dans leur contexte historique profane, que de situer littérairement le genre utilisé par les évangélistes et surtout (à partir de la p. 57) par l'auteur des *Actes des Apôtres*. L'auteur s'adresse d'abord à des exégètes qui ne connaissent guère les littératures grecque et latine des environs de notre ère. Ce qui en est dit ici est à la fois bien informé et posé. La valeur documentaire des *Épîtres* de Paul ou des *Actes des Apôtres* n'a pas à souffrir d'une telle comparaison et l'auteur a raison de souligner combien Luc, un médecin, de formation grecque, ne peut être étranger aux conceptions littéraires et historiques du monde lettré de l'époque.

La seconde partie (p. 99-166) suit pas à pas, grâce aux *Actes* surtout, mais en les confrontant avec les *Épîtres* de Paul que Luc ne semble pas connaître, le quart de siècle qui, depuis l'expulsion de Jérusalem des hellénistes — c'est-à-dire des Juifs de langue grecque qui s'étaient établis à Jérusalem et qui s'étaient convertis au Christ — voit la communauté chrétienne

s'étendre à la Samarie, aux villes grecques de Palestine, à Antioche, à l'Asie Mineure, avant les grands voyages missionnaires de Paul. L'auteur reprend en particulier l'étude du « Concile des Apôtres » et de ses deux récits en *Actes* 15 et *Gal.* 2. Peut-être n'est-il pas donné assez d'attention aux différences que comporte le texte occidental des *Actes*. Mais on sera d'accord avec ce que l'auteur dit des silences volontaires de Luc ou de ses stylisations. Celles-ci ne sont pas plus absentes des sources « classiques » ou « profanes ». L'ouvrage a en quelque sorte comme épigraphe l'aphorisme de MOMMSEN : « *Totam historiam esse hypotheticam* ». Certes. Mais une hypothèse résiste plus ou moins bien aux vérifications. Ou bien encore : il est des hypothèses meilleures que les autres.

Yves-Marie DUVAL.

Heinrich HOPPE, *Sintassi e stile di Tertulliano*. Edizione italiana a cura di Giuseppina ALLEGRI (Antichità classica e cristiana, 26) : Brescia, Paideia Editrice, 1985, 392 pages.

Publié chez Teubner à Leipzig en 1903, *Syntax und Stil des Tertullian* était devenu d'un accès difficile, car il y a longtemps qu'il avait disparu des rayons de bien des bibliothèques. Les lecteurs de Tertullien, mais également ceux d'Apulée et de Minucius Felix se réjouirent donc de cette réédition-traduction. Conçu en 1894, l'ouvrage porte assurément la marque de son temps. Mais HOPPE eut le double mérite de réagir contre ceux de ses contemporains qui n'avaient que profond mépris pour le latin jugé barbare de Tertullien, et de procéder d'autre part à une étude sinon exhaustive, du moins systématique, de la langue et du style de Tertullien. Comme le rappelle d'ailleurs la traductrice, naguère R. BRAUN jugeait encore ce livre « fondamental pour toute initiation à la latinité de Tertullien ».

Par rapport à l'original, G. ALLEGRI s'est permis quatre modifications, également judicieuses. Prenant pour base du texte l'édition du *Corpus Christianorum*, 1-2 (Turnhout, Brepols, 1954), elle a ajouté l'indication des paragraphes et harmonisé en conséquence les exemples cités par HOPPE qui suivait en général l'édition d'ŒHLER. Elle a signalé les références aux *Beiträge zur Sprache und Kritik Tertullians* (Lund, 1932), chaque fois que sur un point précis, HOPPE y apporta un complément. Elle a sensiblement étoffé l'*Index uerborum*. Enfin, elle a dressé la bibliographie qu'avait citée ou utilisée HOPPE, mais que celui-ci n'avait pas pris la peine de récapituler. Peut-être (c'est la seule critique que l'on pourrait faire à l'ouvrage) G. ALLEGRI aurait-elle dû rajeunir cette bibliographie en y signalant au moins les études les plus importantes qui, en particulier depuis les travaux de l'école hollandaise et de l'école suédoise, ont permis d'avoir une meilleure connaissance de la langue de Tertullien et de ses contemporains.

Jean-Claude FREDOUILLE.

V. Saxer, *Bible et hagiographie. Textes et thèmes bibliques dans les Actes des martyrs authentiques des premiers siècles* : Berne, P. Lang, 1986, 292 pages.

C'est en marge de ses importantes contributions aux deux volumes de la collection *Bible de tous les temps* sur les mondes grec et latin que le Recteur du *Pontificio Istituto di archeologia cristiana* a mené à bien la présente recherche. Elle renouvelle sur bien des points les problèmes du martyre, de la littérature hagiographique la plus ancienne, et d'abord de la culture biblique des martyrs et de leurs hagiographes successifs. Si, comme le rappelle justement l'auteur, l'utilisation de la Bible n'est qu'un critère parmi d'autres, pour résoudre tous ces problèmes, le présent livre montre à la fois que c'est un critère privilégié, et que son application n'avait jamais fait l'objet d'une recherche aussi complète et aussi affinée.

Les treize premiers chapitres concernent bien des martyrs grecs, mais les latinistes ne peuvent être indifférents aux martyrs de Lyon, ni a fortiori aux textes latins sur les martyrs scillitains (chap. 5), Perpétue et Félicité (chap. VII), Cyprien de Carthage (chap. X). Il va de soi que seule une prise en considération de tous les textes grecs, à commencer par le récit du martyre d'Étienne dans les *Actes des Apôtres*, permet de bien situer les pièces proprement latines et occidentales dans le développement de la littérature hagiographique, esquissé ici sous un angle particulier mais majeur.

On peut regretter que les considérations de méthode aient été repoussées au chapitre final de synthèse, pour permettre de mieux apprécier l'importance relative des résultats obtenus ; mais il est vrai que l'on voit à l'œuvre cette méthode d'analyse, à la fois qualitative et quantitative, dès les premiers chapitres. En tenant compte de la bibliographie la plus récente sur la « stratification » raisonnable des documents respectivement étudiés, l'analyse des citations bibliques, en forme ou non, simples ou combinées, immédiates ou médiates, permet de reconstituer de l'intérieur la culture chrétienne des martyrs et de leurs hagiographes. Par cette analyse poussée sur chaque rapprochement, fût-il le plus bref, on saisit de l'intérieur les différentes « lectures » qu'ont faites de l'Écriture les auteurs successifs dont les apports se sont superposés, en des pièces qui relèvent de genres littéraires de nature et d'époque différentes : déclarations diverses du martyr lui-même, remontant plus ou moins clairement à des *Acta sincera* tachygraphiés en audience, intervention des rédacteurs et remanieurs, intervenant à des dates en bien des cas nettement échelonnées, et reflétant des mentalités chrétiennes fort distinctes à l'intérieur d'une même tradition.

Laissant à chaque lecteur le soin de découvrir la complexité très diverse des pièces étudiées — ce qui est un bon indice de leur diversité d'origine, de date, de « sincérité », dans le reflet des personnalités si diverses des acteurs et des narrateurs —, bornons-nous ici à quelques remarques sur les chapitres concernant des martyrs occidentaux et des documents latins.

Riche matière, et belle analyse, de la fameuse *Lettre sur les martyrs de Lyon* : citations implicites et explicites s'y multiplient, manifestant une vraie culture biblique, aussi bien chez les martyrs que chez le rédacteur de la *Lettre*. Ces citations se regroupent autour de thèmes idéologiques, souvent

imagés, d'une grande richesse. On y voit en particulier comment le lexique et les significations du « martyre » s'y trouvent éclairés par les références à leurs correspondants scripturaires. Et l'importance numérique des références à l'*Apocalypse* y reflète un aspect cardinal de la mentalité religieuse de ces chrétiens. Au second siècle aussi, le récit des diverses audiences du martyr Apollonius de Rome permet de mesurer la place des souvenirs du chapitre 13 de la *Sagesse* contre l'idolâtrie, et d'exposer l'hypothèse féconde d'une utilisation « différentielle » (j'aurais dit : différente, ou différenciée) de la Bible, selon les strates successives de rédaction et de remaniement.

Dans la *Passion de Perpétue*, l'obscurité de la notation *folia cadebant* dans le paysage paradisiaque pose un problème textuel que le commentateur laisse ouvert. Ne pourrait-on imaginer une erreur de transmission de *folia canebant* dans le texte du premier rédacteur latin? On trouve en effet dès Lucrèce des bosquets chanteurs, en raison des oiseaux qui s'y trouvent dissimulés : *frondiferasque nouis auibus canere undique siluas* (1,256). Et l'on peut même, en l'occurrence, trouver une référence biblique, à ce *Livre de la Sagesse* auquel d'autres *Actes* font référence (cf. index biblique, p. 277) ; c'est en *sap.* 17,17 : *inter spissos arborum ramos auium sonus suauis.* On aurait ainsi, en ce rêve paradisiaque, le complément musical d'un paysage bucolique dans le goût alexandrin. Les textes bibliques auxquels se réfère le diacre Saturus semblent confirmer, d'autre part, l'hypothèse d'une médiation de la liturgie entre ses citations scripturaires et leur usage dans la *Passion.*

Les cent dernières pages du livre sont les plus attachantes, car la synthèse y succède aux analyses des treize premiers chapitres. La fréquence des citations des *Actes des Apôtres* confirme l'importance de l'*exemplum* du « protomartyr » Étienne dans l'idéologie martyriale des premiers siècles, après et avec celui du Christ et de son « beau témoignage devant Pilate » (selon 1 *Tim.* 6,13). C'est chez tous les martyrs, quel que soit leur rang social ou leur degré de culture, qu'apparaît l'existence d'une culture biblique, avant même les stylisations scripturaires apportées par rédacteurs et remanieurs. Cette culture a été acquise par une lecture personnelle, catéchétique, liturgique, selon les cas, et sans que ces trois types de lectures puissent s'exclure : au contraire, ils se cumulent souvent. Les différentes manières de lire la Bible et de l'assimiler élcairent l'usage et la fonction de ses citations, à des fins qui définissent des genres littéraires distincts. Les principaux archétypes de ces genres hagiographiques sont, après le récit du martyre d'Étienne par Luc (qui a pu penser également aux opuscules « intertestamentaires » sur la mort des prophètes — eux aussi « hommes de Dieu » injustement mis à mort), les grands textes du second siècle sur le martyre de Polycarpe à Smyrne et sur celui des chrétiens lyonnais : l'hagiographie y apparaît « déjà en pleine possession de ses moyens bibliques ». L'influence asiate, sinon montaniste (l'auteur invite sur ce point à la même prudence que jadis P. de Labriolle), sur le christianisme africain n'est pas niable, et la culture biblique éclaire aussi les thèmes et les formes de cette influence.

Elle permet non moins de mieux percevoir, par la différence des citations, l'évolution thématique de la mentalité des communautés chrétiennes

face au martyre : jusqu'au début du IIIe siècle, dominent des thèmes imagés, de nature eschatologique : la représentation du paradis tout proche ; parallèlement, et jusqu'au milieu du même siècle, on peut suivre une filière plus doctrinale, dans laquelle la mystique du martyre prend des aspects plus christologiques, pneumatiques, et aussi agonistiques : la lutte contre Satan, à l'image de la Passion, et avec l'aide présente de l'Esprit, y passe au premier plan. Par la suite, cette double thématique s'assortit d'emprunts à des autorités non-bibliques, en raison même des finalités critiques et polémiques qui désormais sont souvent celles des déclarations publiques des martyrs, aussi bien que des rédacteurs de ces *Actes* qui sont en train de devenir des *Passions*.

Ainsi l'application du « critère biblique », entendu au sens de l'utilisation qualitative et quantitative de tels livres des Écritures, permet de mieux distinguer, dans le temps et dans l'espace, au cours de ces trois premiers siècles, les importantes variations qui ont été celles du contenu même de l'idéologie du martyre chrétien. Et ces résultats importent autant à l'histoire des idées qu'à celle des formes qui les expriment. En ce sens, l'enquête met bien en lumière la mobilité et pour ainsi dire l'instabilité des « sous-genres » littéraires de l'hagiographie, dans le temps même de sa formation. Elle permet de distinguer « le sentiment personnel des martyrs » sur leur propre aventure spirituelle, de l'idéologie de plus en plus fixée, sinon encore conventionnelle, qui est proposée par les rédacteurs et les remanieurs. Ces synthèses thématiques du dernier chapitre du livre en feront un ouvrage de référence, pour tous ceux qui s'intéressent de tant de manières au phénomène du martyre.

Jacques FONTAINE.

Le monde latin antique et la Bible, sous la direction de Jacques FONTAINE et Charles PIÉTRI (*Bible de tous les temps*, 2) : Paris, Beauchesne, 1985, 672 pages in-8°.

Sous le titre un peu ambigu de *Bible de tous les temps*, les éditions Beauchesne ont entrepris de publier une collection de huit volumes dans lesquels seront étudiées la réception et l'influence de la Bible dans la civilisation occidentale : comment la Bible fut découverte, lue, méditée, vécue, et comment, de corps étranger qu'elle était au départ, elle devint un ferment pour les sociétés et les cultures européennes. *Bible de tous les temps* est une entreprise collective ; chaque volume, dirigé par un ou deux maîtres d'œuvre prestigieux, réunit les contributions de nombreux spécialistes ; au total près de 200 auteurs présenteront leurs contributions, toutes rédigées en français.

Le tome 1 concerne, comme il est naturel, le monde grec ancien ; un tome 3 traitera de *Saint Augustin et la Bible*, un tome 4 de la Bible au Moyen Age. Le tome 2, consacré au monde latin antique, a été produit sous la direction de deux savants éminents dont les compétences dépassent de loin le cloisonnement étroit des disciplines traditionnelles. Aussi J. FONTAINE et Ch. PIÉTRI ont-ils su donner à ce volume une richesse scientifique, une cohérence et une force de conviction peu communes.

Une première section étudie l'arrivée du Livre saint en Occident. Elle s'ouvre par une étude de J.-C. Fredouille sur l'attitude des lettrés chrétiens face à la Bible, écartelés entre deux traditions culturelles profondément différentes, et qui réussirent pourtant, avec toutes les variantes qu'impliquaient leurs diverses personnalités, à opérer des synthèses neuves et fécondes. J. Gribomont étudie les plus anciennes traductions latines de la Bible, ces *Veteres Latinae* qu'édite avec une patience et une érudition exemplaires l'Institut de Beuron ; C. Estin prend la suite dans une enquête sur le Psautier, qui nous montre comment saint Jérôme est remonté progressivement du texte de la Septante aux traditions hébraïques authentiques. D'un point de vue plus matériel mais non moins passionnant, P. Petitmengin retrace l'histoire souvent mouvementée des plus anciens manuscrits bibliques ; R. Braun ajoute un brillant chapitre sur l'influence exercée par la Bible sur la langue latine, une influence encore incomplètement étudiée, mais de toute façon plus considérable que ne l'ont souvent cru des linguistes de formation trop exclusivement classique. La dernière contribution (J. Gribomont), sur Cassiodore et la transmission de l'héritage biblique antique, dépeint l'atmosphère et l'activité culturelles du monastère du Vivarium en Calabre au milieu du VI^e^ siècle, et nous introduit ainsi dans la deuxième section, consacrée à la place de la Bible dans la vie des communautés.

La Bible est d'abord un livre de révélation et de foi ; sa réception se fait par d'autres voies que celles qu'empruntent les œuvres littéraires. Cette évidence justifie, d'abord, l'étude de Mgr V. Saxer sur Bible et liturgie : lieux et temps du culte, emprunts aux usages cultuels juifs, formation progressive de l'année liturgique autour des cycles de Pâques et de Noël, usage des lectures bibliques, célébration du baptême et de l'eucharistie. Ch Piétri découvre ensuite la Bible dans l'épigraphie de l'Occident latin, pour mesurer, fût-ce indirectement, le degré d'innutrition biblique des sociétés chrétiennes antiques : belle leçon de méthode en un domaine où les difficultés sont considérables. Une enquête parallèle, qui parle plus facilement à nos imaginations, sur l'iconographie chrétienne en Occident (F. Monfrin), met en lumière la genèse proprement romaine d'un art lié d'une part à l'illustration juive de la Bible, d'autre part aux formes et aux conventions de l'art antique. On passe à un autre niveau avec l'étude de S. Deléani-Nigoul ; avant la paix de l'Église, les persécutions ont été généralement courtes, mais violentes, et la vie du chrétien était souvent une préparation au martyre. La Bible fournissait des *exempla* : Abel, Jacob, Isaïe, Jérémie, les frères Maccabées. Sur ce point aussi, l'enseignement chrétien ne faisait que reprendre et approfondir une longue tradition juive. Y.-M. Duval montre l'Écriture au service de la catéchèse, dans les sermons d'Ambroise et d'Augustin, dans la liturgie du baptême et durant toute la semaine pascale. J. Gaudemet enfin met en évidence la présence de la Bible dans les Actes des Conciles, où elle est moins citée dans les canons disciplinaires que dans ceux qui traitent de questions dogmatiques.

On en vient ainsi à étudier l'inspiration biblique des styles de vie chrétienne, et c'est l'objet de la troisième section. S. Deléani-Nigoul s'attache à l'utilisation des modèles bibliques du martyre par les écrivains du III^e^ siècle.

Le martyre est ressenti comme une imitation du Christ souffrant et, donc, comme une épreuve nécessaire à la transmission de la foi. Mgr V. SAXER reprend dans son ensemble le problème de l'utilisation de la Bible par les Pères latins du IIIe siècle, dans le prolongement des travaux de J. DANIÉLOU. Dans un article ample et très documenté, G. NAUROY souligne l'influence de l'Écriture dans la pastorale d'Ambroise de Milan, dont la prédication apparaît comme une inlassable méditation de la Bible, nourriture spirituelle et source de toute sagesse. Il restait à montrer la place tenue par la Bible dans la vie concrète et quotidienne. C'est l'objet des trois dernières contributions : celle de J. BIARNE, sur la Bible dans la vie monastique, où elle fournit à la fois un modèle originel et une norme dans la vie de chaque jour ; celle de M. REYDELLET sur la Bible miroir des princes du IVe au VIIe siècle, notamment chez les empereurs de la dynastie valentinienne, chez Théodose et dans les royaumes romano-germaniques ; celle enfin de B. JUDIC sur la Bible miroir des pasteurs dans la *Règle pastorale* de Grégoire le Grand, composée en 590, peu après l'accession de ce dernier au pontificat. Si le Christ y est décrit comme le grand-prêtre par excellence, l'Ancien Testament fournit également des exemples et des modèles, avec Melchisédech ou Moïse.

Une quatrième et dernière section traite de la vie intellectuelle et littéraire. Dans ce domaine, le premier problème auquel ont été confrontés les chrétiens a été celui de l'apologétique : il fallait affronter les lettrés païens sur leur propre terrain, celui de la discussion et du raisonnement. J.-C. FREDOUILLE suit ce long travail de Tertullien à saint Augustin. Longtemps inaccessible dans des éditions complètes, la Bible a circulé sous forme de *testimonia*, sortes de dossiers thématiques composés d'extraits : P. MONAT étudie leur utilisation par les écrivains chrétiens, de Cyprien à Lactance. Bientôt le Bible devint aussi objet d'exégèse ; J. DOIGNON nous intéresse aux premiers commentateurs latins de l'Écriture, et en particulier à l'œuvre exégétique d'Hilaire de Poitiers. P. JAY analyse la pratique de l'exégèse dans l'œuvre de saint Jérôme, à l'intention de la communauté des femmes réunies autour de Marcella et de Paula sur l'Aventin, puis de Paula et d'Eustochium à Bethléem. Mais le christianisme antique a connu aussi les grands antagonismes doctrinaux : Ch. KANNENGIESSER examine le rôle de la Bible dans les controverses ariennes, qui se prolongèrent longtemps après le concile de Nicée et opposèrent en joutes oratoires véhémentes saint Augustin et l'arien Maximin. Si l'orthodoxie avait du mal à se définir, le corpus des écrits néo-testamentaires ne fut pas non plus délimité d'emblée : les écrits apocryphes jouirent longtemps d'une grande autorité, et les Passions et les Vies des Saints prirent le relais, sortes de Bibles actualisées, pages nouvelles de l'histoire du salut (M. van UYTFANGHE). On retrouve ainsi, paradoxalement, la création littéraire : J.-L. CHARLET clôt le volume en évoquant l'inspiration et la forme bibliques dans la poésie latine chrétienne du IIIe au VIe siècle ; c'est l'occasion de nous parler de Prudence et des hymnes de saint Ambroise, mais aussi de beaucoup d'autres œuvres, moins connues ou moins talentueuses, mais non moins caractéristiques.

Dans un ouvrage de cette importance, on s'attend naturellement à trouver une bibliographie générale, un index biblique et un index des noms

propres : ils sont présents à l'appel. C'est dire que ce beau volume mérite tous les éloges. Sans doute ne pouvait-on espérer, en réunissant tant de contributions diverses, échapper complètement aux disparates et aux redites. Les disparates — si le mot n'est pas trop fort — résultent de la technicité variable des études présentées et de leur inégale ampleur ; les redites portent principalement sur les *Veteres Latinae*, saint Jérôme et la tradition hébraïque, les sources bibliques du martyre, la catéchèse et la prédication.

Mais ce qu'on voudrait souligner surtout, c'est la hauteur de vues et la cohérence didactique qui se manifestent tout au long de ce recueil. Aux spécialistes du christianisme antique il fournira souvent d'utiles états des questions ; à tous les autres lecteurs, il permettra de mesurer l'extraordinaire transmutation qu'a dû subir la culture antique pour que son héritage puisse être pris en compte par l'Europe chrétienne, médiévale et moderne.

Hubert ZEHNACKER.

Walter BERSCHWIN, *Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter*, I. Von der Passio Perpetuae zu den Dialogi Gregors des Groszen (Coll. Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters, 8) : Stuttgart, A. Hiersemann, 1986, 360 pages.

Le sous-titre le dit, nous sommes dans ce premier volume entre le début du III^e^ siècle et l'extrême fin du VI^e^ siècle. La matière est immense, car l'auteur ne se contente pas des biographies spécifiques ; il consacre un long chapitre aux *Actes des martyrs* et aux *Passions* ; il s'intéresse aussi aux oraisons funèbres, aux panégyriques, aux lettres biographiques, etc. : l'un des non moindres services que ce livre rendra se trouve dans la présentation de ces 180 biographies (au sens large), en 21 groupes (inévitables recoupements et répétitions), avec l'indication de leur(s) édition(s) (p. 325-337).

Le sujet est en lui-même, et regardé même depuis le Moyen Age plus que depuis l'Antiquité, extrêmement intéressant : suivre la genèse, la permanence et les mutations des formes biographiques au long des quatre siècles. Les titres des quatre chapitres, suivant une longue introduction qui fait l'historique de la recherche « hagiographique » du XVI^e^ au XIX^e^ siècle, diront déjà une partie des richesses engrangées dans ce livre : II. *Gloria passionis* : « Actes des martyrs » et Passions ; III. *Concordia poenitentiae* : Vies de moines entre l'Antiquité et le Moyen Age ; IV. *Clama, ne cesses* : Vies d'évêques de l'Antiquité tardive ; V. *Quo plus bibo, plus sitio* : Séries biographiques du VI^e^ siècle. Il y a là une ample matière qui méritait d'être regardée dans son ensemble et qui l'est ici pour la première fois de façon à la fois aussi large et aussi détaillée.

L'auteur distingue deux publics : les *lecteurs*, auxquels il destine des extraits en latin et en allemand ; les *utilisateurs*, qui, à mon sens, feront plus que se servir, soit du tableau des œuvres, soit de la bibliographie monnayée au bas des pages (pas de bibliographie générale pour l'instant). Mais j'ajouterai le spécialiste de l'Antiquité tardive. Celui-ci sera peut-être agacé par les titres latins des chapitres (v. *supra*) ou les épigraphes très contestables

choisies pour Martin, Ambroise, Augustin ou Fulgence ; il sera surtout déçu par le fait que, là où l'auteur ne bénéficie pas d'un travail récent sur un auteur ou un ouvrage (Sulpice Sévère, Grégoire le Grand), sa problématique reste très en retard sur la recherche de ces quinze dernières années. Les sections consacrées à Jérôme, Égérie, Paulin de Milan, Ambroise, Hilaire d'Arles, sont, à mon sens, à récrire. Le premier chapitre regroupe des matières trop différentes. Il pourrait descendre beaucoup plus bas. Je signale à ce propos la dernière des nouvelles lettres de saint Augustin découvertes par J. Divjak, dans laquelle l'évêque d'Hippone, répondant à Paulin de Milan, renonce à « embellir » en « Passions » des « Actes de martyrs » et signale qu'Ambroise aurait écrit des « Passions ». L'attitude d'Augustin ressemble à celle du diacre Paschase qui refuse de reprendre le *Commemoratorium* de la vie de Séverin que lui a dressé Eugippe (bonne discussion de ce point p. 176 : le *T. L. L.* ne connaît guère, pour ce mot, que les emplois d'Eugippius et Paschase). Mais cela suppose forme et style particuliers, qui ne sont pas assez mis en lumière (p. 186). Je rapprocherai d'autre part de ce que nous dit la *Passio Lucii et Montani*, 12 (citée p. 100 : voir, sur cette *Passion*, l'excellent travail de Fr. Dolbeau, in *R. É. Aug.* 29, 1983, p. 39-82) et de la « Commentarienform » rappelée aux pages 100-101.

Yves-Marie Duval.

Premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Antiquité tardive et haut Moyen Age, III^e^-VIII^e^ siècles (catalogue de l'exposition présentée au musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon en 1986-1987) : Lyon, 1986, 201 pages.

Avec le concours du Ministère de la Culture, de la ville de Lyon et du Conseil régional Rhônes-Alpes, le musée de la civilisation gallo-romaine a organisé en 1986-1987, en liaison avec le XI^e^ congrès d'archéologie chrétienne tenu à Lyon en septembre 1986, une grande exposition sur la Gaule méridionale du III^e^ au VIII^e^ siècles. Aidés par l'ensemble de la communauté scientifique (universitaires, chercheurs, personnels des musées, associations...), F. Leyge, conservateur du musée, et P.-A. Février, responsable scientifique et auteur des principales notices, ont voulu présenter le bilan des fouilles des deux dernières décennies, afin de mieux situer le midi de la Gaule par rapport à l'ensemble du monde chrétien, du Bas-Empire aux invasions arabes. L'exposition a rassemblé suffisamment de documents et d'informations pour nourrir une synthèse, présentée dans un catalogue richement illustré (huit planches en couleur, p. 101-108 ; très nombreuses photos ou dessins).

Précédée d'un tableau chronologique (177-732) et d'une carte des sites présentés dans l'exposition (de Poitiers à Antibes, de Saint-Julien-en-Genevois à Bordeaux), la première partie (« Approches de la Gaule méridionale : le poids du passé et le christianisme ») sert d'introduction historique et précise les perspectives de l'exposition : retracer la vie d'une Gaule qui se renouvelle grâce au christianisme et avec l'aide des souverains « barbares » (p. 13-33).

Les trois autres parties, plus spécialisées, étudient le monde urbain,

puis le monde rural, et enfin celui des échanges. Pour la ville, après les problèmes généraux de l'occupation et de la topographie urbaine (p. 35-62), l'attention est portée plus précisément sur les groupes épiscopaux (p. 63-73) et les nécropoles urbaines (p. 74-100).

Pour le monde rural, P.-A. Février pose le problème de l'occupation des sols et des rapports entre la ville et la campagne. Une archéologie ethnologique, qui vise à connaître le mode de vie des gens, doit chercher à établir une carte archéologique aussi fine que possible, et fondée sur une vision dynamique de l'histoire. La monographie d'un site ne prend son sens que par rapport à d'autres et dans une analyse des complémentarités. Sont successivement passés en revue l'habitat groupé ancien, les sanctuaires païens, les villas, les lieux de culte chrétien, les nécropoles rurales, les habitats de hauteur et les habitats de grotte (p. 109-164).

La dernière partie est consacrée au monde des échanges : la circulation des marchandises autour de la Méditerranée, et entre les côtes et l'intérieur des terres. Devant la pauvreté des sources écrites, l'archéologie terrestre, mais aussi sous-marine, est d'un grand secours par l'étude des différentes sortes de marbres, de céramiques et de verreries, par une connaissance toujours plus précise des navires antiques (p. 186-196, avec une liste des épaves de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age) et du monnayage (notice de Cl. Brenot, p. 197-201 ; certaines attributions de monnaies anonymes à Marseille sont très incertaines).

Les auteurs voulaient faire de ce catalogue un ouvrage de référence : en dépit de quelques petites imperfections matérielles, ils y ont réussi. Ce catalogue ne fournit pas seulement un état présent de la recherche archéologique en Gaule méridionale du IIIe au VIIIe siècles, fort commode même pour un non-spécialiste comme moi ; il pose des interrogations méthodologiques qui doivent faire réfléchir tous ceux qui travaillent sur l'Antiquité tardive, littéraires aussi bien qu'archéologues ou historiens.

Jean-Louis Charlet.

Jean Meyers, *L'art de l'emprunt dans la poésie de Sedulius Scottus* (Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, n° 245) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 220 pages.

Qu'à l'époque médiévale l'emprunt ne soit pas un vol, mais un art, nul en fait n'en doute plus guère. M. Meyers, en décortiquant le mécanisme des emprunts chez Sedulius Scottus, montre à merveille, chez un des plus cultivés de ses adeptes, les démarches de cet art de la complicité, apte à tisser, entre un texte et la mémoire de ceux qui le découvrent, un réseau allusif, une navette de réminiscences et de redécouvertes, une façon d'enrichir le texte de ce qu'il ne dit pas mais qu'il rappelle, bref une continuelle invitation à pénétrer dans l'intertexte évoqué par toute une tradition culturelle. L'emprunt est un « langage secondaire » (p. 158), donc artistique. M. Meyers souligne, tout au long de l'ouvrage, le rôle des emprunts qu'il nomme « culturels » ou « connotatifs », qui donnent la clé d'un passage par un renvoi au texte emprunté, qui seul explique les métaphores ou l'orientation

du texte actuel. Par quelques mots identiques, les deux textes se superposent, et le contexte de l'un, comme en surimposition, transparaît sur l'autre, parfois même avec effet rétroactif (p. 155). Il montre que Sedulius était maître en ces effets spéciaux, et que chez lui les séries d'emprunts ont souvent un rôle constitutif dans la structure du poème, qui s'appuie parfois sur des renversements d'allégeance inattendus, l'effet de déjà vu étant rendu plus savoureux par l'effet de surprise qui le remplace. L'emprunt n'est pas chez Sedulius défaut d'invention.

L'auteur montre aussi que si les emprunts à la Bible et à Virgile sont en très grande majorité, c'est par un choix délibéré ; certes ce sont-là des textes fondamentaux qui imprègnent la mémoire de ses lecteurs en puissance, donc ceux qui lui assurent le mieux la complicité recherchée. Il souligne à l'occasion une volonté de conciliation entre poétique biblique et païenne (p. 98), qui au IX^e^ siècle ne posait guère plus de problème : tout aussi significative me semble la possibilité qu'il a soit de les superposer, soit de les décomposer, en excluant le ton classique dans des poèmes à des religieuses par exemple, ou en jouant d'un effet de contraste. On appréciera au passage certaines mises au point pertinentes, comment par exemple une description du renard aux allures tortueuses et de sa ruse quand il fait le mort, qui a fait supposer aux spécialistes de la littérature animale que certains contes existaient déjà au IX^e^ siècle, est en fait une adaptation poétique d'un passage d'Isidore de Séville (p. 127-128) ; ou comment la dynamique des emprunts peut servir de test pour juger l'authenticité d'une pièce douteuse (p. 185).

Cependant, dans le détail, quelques « emprunts » de Sedulius ne semblent pas absolument convaincants, au moins au sens posé par l'auteur, qui définit l'emprunt comme conscient et volontaire ; ou du moins ils n'ont pas forcément la tonalité que leur suppose M. MEYERS. En un sens, l'utilisation du *Dictionnaire fréquentiel de la langue latine* est peut-être pour le chercheur en domaine médiéval une arme à manœuvrer avec prudence. Car la tonalité, poétique ou non, d'un mot a pu évoluer entre les auteurs les plus tardifs relevés par le *Dictionnaire* et le IX^e^ siècle. Même le *Lateinisches Hexameterlexikon* d'O. SCHUMANN pousse parfois le commentateur à voir des analogies dans des formules rebattues, quitte à le reconnaître un peu plus tard (cf. *glacialis hiems*, p. 113 ; *nox opaca*, p. 109, ou même *Gallicus orbis*). L'usage de l'*Hexameterlexikon* ne doit pas faire oublier l'existence d'autres dictionnaires médiévaux (seuls ceux d'A. BLAISE apparaissent dans la bibliographie du présent ouvrage) capables de démythifier certaines métaphores, en fait rebattues et presque lexicalisées ; ainsi, *iter arripere* est signalé par le *Mittellateinisches Worterbuch*, I, 1978, col. 979, un assez grand nombre de fois dans des textes assez différents pour que son emploi par Venance Fortunat ne mette pas forcément Sedulius dans la dépendance de ce dernier. Quant à l'emprunt de mots isolés, qui sont toujours des mots rares, il faut rester prudents en l'absence d'analogies contextuelles, puisqu'un mot attesté une seule fois avant Sedulius a pu figurer dans d'autres textes perdus depuis. — L'analyse de M. MEYERS est souvent meilleure pour les emprunts classiques que pour les emprunts bibliques et surtout liturgiques ou exégétiques. Il souligne à juste titre des mises en vers de passages bibliques qui fonctionnent comme

des citations (p. 133), mais sans se reporter aux modèles que Sedulius avait en ce domaine ; l'omniprésence du style biblique ne l'a pas amené à analyser l'influence des habitudes exégétiques (il rappelle tout juste, sans grande conviction, p. 100, les réalisations de Sedulius en ce domaine) sur les lectures à plusieurs niveaux couramment proposées par le poète : il est obligé de passer par une longue analyse littéraire (p. 145) pour mettre en évidence des méthodes qui sont celles de la typologie et sont devenues pour tous lecteurs de la Bible une façon de procéder usuelle et donc un horizon d'attente pour la lecture de tous autres textes. L'interprétation de la « noire muse Éthiopienne » (p. 53-57) gagnerait à une connaissance plus précise des commentaires carolingiens sur le *Cantique*, amenés à gloser sur la beauté des femmes noires. Et certes, si des concordances existaient pour les *Analecta hymnica* comme pour la poésie en hexamètres, bien d'autres *iuncturae* eussent pu être relevées et l'emploi des mots mieux défini. Je ne pense pas que l'emploi du mot *psallite* dans un passage qui imite le Ps. 23 signifie « chantez le psaume 23 » (p. 145), vu l'emploi très répandu de ce mot au sens le plus large, ou inspiré de l'*Épître aux Corinthiens*, dans des milliers d'hymnes.

Il est certain que lorsqu'on arrive à une telle finesse d'interprétation, on ne peut écarter tout risque de subjectivité, notamment pour la recherche d'analogies dans le contexte. Ainsi (p. 151) « *Expectate uenis* » me semble être seulement une façon élégante d'exprimer la bienvenue avec des mots virgiliens, sans ajouter à cette citation un rôle politique, dans une situation qui n'a absolument rien d'analogue à l'apparition d'Hector à Énée chez Virgile. Dans le poème II, 41 sur la mort du bélier offert au poète par son protecteur, dont l'analyse est bien menée et convaincante, j'ai peine à croire que l'expression « *sum multo pius* », même étant donné la tonalité parodiquement épique du passage, fasse sous cette forme automatiquement penser au pieux Énée (p. 192). L'adjectif *pius* fait aussi partie des qualificatifs obligatoires de tous les bons souverains et de tous les prélats dont on célèbre les qualités. Or deux vers avant le mouton vient de se prévaloir de sa qualité de serviteur de l'évêque Hartgar : il est tout aussi vraisemblable qu'il se réclame en quelque sorte de l'immunité des biens ecclésiastiques en se couvrant d'une qualité inhérente à l'évêque.

Ces quelques réticences n'enlèvent rien à l'intérêt d'un travail qui met bien en relief les jeux d'un auteur avec sa propre mémoire et celle de ses lecteurs.

P. Bourgain.

Christine Ratkowitsch, *Maximianus amat, Zu Datierung und Interpretation des Elegikers Maximian* (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Sitzungsberichte, 463. Band) : Vienne, 1986, 140 pages.

On ne voit pas tous les ans une œuvre et son auteur changer de siècle. C'est pourtant ce qui vient d'arriver, avec ce petit livre, au recueil élégiaque le plus mystérieux de toute la littérature latine. On plaçait jusqu'ici ces six élégies de Maximien, avec beaucoup d'embarras, dans le cours du VI^e^ siècle,

en raison d'une allusion à Boèce qui paraissait exclure toute datation antérieure. Ce dernier fait reste peu contestable. Mais on ne s'était pas assez avisé qu'il n'entraînait pas forcément un *terminus ad quem* aussi proche du philosophe, et que la seule détermination incontestable du dit *terminus* était la date des plus anciens témoins manuscrits : le XI^e^ siècle. La datation carolingienne proposée, et démontrée de manière si convaincante par ce petit livre limpide et précis, avait été pressentie dès 1890 par A. RIESE, sans que personne eût depuis lors entrepris une démonstration circonstanciée de l'hypothèse.

Un parallèle textuel entre Maximien et l'un des six petits poèmes qui suivent ses *Élégies* dans la tradition manuscrite n'est interprétable que dans le sens d'une priorité de cet appendice inauthentique. Quant à la forme des six élégies de Maximien, elle apporte une première preuve objective de la nouvelle datation. On y observe en effet « les conventions métriques des poètes du IX^e^ siècle ». Le tableau chiffré qui compare ces singularités métriques avec les pourcentages, parallèles ou distincts, que l'on observe rétrospectivement chez des poètes des V^e^ et VI^e^ siècles, est à soi seul éloquent. De même pour certaines particularités de la prosodie, du style, des modalités d'emprunts aux poètes classiques par demi-vers entiers. Sur l'arrière-plan de ces constatations, les parallèles (par ailleurs fort rares entre ces poètes et d'autres auteurs) que l'on observe entre Maximien d'une part, et d'autre part les poètes Fortunat au VI^e^ siècle et Eugène de Tolède au VII^e^, sont des indices complémentaires en faveur de la nouvelle datation.

Plus frappants encore sont les parallèles de tant de passages de Maximien, jusqu'ici sans écho dans l'élégie romaine classique, avec des œuvres de *poetae aeui karolini* ; parallèles textuels, mais surtout thématiques : cette longue plainte burlesque sur l'impuissance amoureuse, qui fait l'unité des six poèmes de Maximien, est un thème, sur les inconvénients de l'âge, qui tient une place considérable dans la poésie carolingienne. Bien d'autres traits nous situent dans ce que nous pourrions appeler la mentalité poétique de ces *poetae aeui karolini*. Ainsi le respect explicite des *auctores*, le remploi en un sens éthique de la poésie d'Horace et d'Ovide — même la plus purement érotique —, la métamorphose légèrement burlesque des personnages et des situations typiques de l'élégie : c'est dans ce cadre que l'on comprend mieux le travestissement de Boèce en un *praeceptor amoris* cynique.

Une recherche aussi purement littéraire et ludique rend évidente la réponse à apporter au problème qui n'a cessé de tourmenter les commentateurs de ces six poèmes : sont-ils autobiographiques? Pas le moins du monde. L'art sobre, incisif, délicat, avec lequel la commentatrice amène son lecteur à cette évidence, manifeste une maîtrise philologique très enviable. Dès lors, les prétendus détails autobiographiques apparaissent dans leur environnement topique ; ils n'ont d'apparence autobiographique que grâce à l'art avec lequel Maximien sait remployer et, pour ainsi dire, rafraîchir des lieux communs. L'auteur serait à placer dans la seconde génération de la poésie carolingienne : celle qui, comme lui en maints passages, a été for-

tement influencée par l'œuvre poétique d'Alcuin. Il se peut donc qu'il ait appartenu au cercle de Sedulius Scottus, dans les premières années de la deuxième moitié du IXe siècle.

La seconde partie de l'étude va procéder avec entrain à un commentaire des pièces, par lequel va se conforter la démonstration de la nouvelle datation. L'ensemble représente une variation singulière sur le thème de l'amour impossible, présenté comme une passion ridicule et dégradante chez ce vieillard geignard. La commentatrice conjecture qu'il pourrait bien s'agir d'un « apotreptique des biens extérieurs, et spécialement de l'amour, adressé à de jeunes moines ». A des adolescents tentés par les blandices de la passion charnelle, cette contre-élégie imaginaire présenterait ainsi une sorte d' « ilote ivre » parfaitement méprisable, propre à les dégoûter de pareil abaissement. La thèse est séduisante et hardie ; mais elle est justiciable de l'ambiguïté que l'on a pu dénoncer dans la théorie aristotélicienne de la *catharsis*, et l'on pourrait lui opposer, malgré le burlesque incessant de Maximien, les souvenirs augustiniens des passions de Didon et de leur attrait dangereux pour un adolescent. Si burlesques que soient les vers de Maximien, si recherchés aussi qu'ils puissent être, il n'empêche que l'on reste sceptique sur leur vertu pédagogique à l'usage de jeunes lecteurs astreints à la continence. A en considérer la subtilité quelque peu vicieuse, on y verrait plus volontiers un exercice de style à l'usage d'adultes, plus réceptifs à un usage cérébral et esthétique de ces grivoiseries raffinées : le cercle de Sedulius Scottus, peut-être ; mais l'école du monastère?

Cette réserve faite — et accentuée par les parallèles relativement nombreux observables avec Ovide autant qu'avec certains poètes chrétiens antérieurs —, on lit avec plaisir le commentaire suivi de chacun des six poèmes. Ce commentaire maîtrise l'art difficile de dégager nettement les lignes de faîte de la composition et des diverses *imitationes* de la tradition poétique romaine ; il présente et commente avec entrain les parallèles textuels ; il sait enchaîner, construire, disserter, sans que l'on ait l'impression d'une accumulation de fiches juxtaposées ; il montre bien le processus de la métamorphose burlesque, à partir de toutes sortes de thèmes élégiaques particuliers. Il marque légitimement (même si on ne suit pas l'hypothèse dont nous avons douté plus haut) les attaches de cette poésie avec des thèmes moralisants que l'ascétisme chrétien a repris et relus, en particulier depuis l'essor du monachisme. Il remonte, à l'occasion, jusqu'aux auteurs patristiques, et montre bien comment cette réinterprétation de l'élégie classique ne peut se comprendre sans une culture patristique fort en situation chez un poète carolingien.

A propos du passage « boécien » de la troisième pièce, est critiquée l'interprétation trop strictement historique que l'on avait voulu donner de certains détails. La thèse d'un « protreptique à la *uita pudica* » est à nouveau présentée avec beaucoup d'habileté à propos du topos du *puer senex*. Mais je doute que des lecteurs de Curtius, ou de Gnilka (ici justement invoqué en note) soient convaincus. Il n'en est pas de même pour les dernières considérations sur la métamorphose « d'un poète lascif et frivole en un *Ovidius*

ethicus » ; à ceci près que manier si bien les images et les thèmes les plus osés d'Ovide, même pour s'en railler cruellement, est jouer avec le feu. Il est difficile de voir là une sorte de pédagogie de « la continence par la joie » (poétique) ; et l'on peut craindre que les jeunes moines n'aient pas fait un tel « transfert » aussi aisément que voudraient nous en persuader les démonstrations toujours si séduisantes de C. RATKOWITSCH. Mais la datation est pleinement convaincante, tant par ses preuves objectives que par une admirable *Einfühlung* de la poésie carolingienne et de son climat si particulier.

Jacques FONTAINE.

Maurizio ALIOTTA, *La teologia del peccato in Alano di Lilla* (Cristianismo, 3) : Palermo, Edizioni Augustinus, 1986, 160 pages.

La théologie du péché est assurément une question importante de la réflexion éthique du XII^e^ siècle : qu'on se souvienne de la morale de l'intention développée par Abélard. S'ouvrant sur une chronologie de la vie d'Alain et un répertoire de ses œuvres accompagné de renvois aux éditions et études les plus récentes, ce livre, qui donne plus que son titre ne promet, constitue une présentation rapide, mais bien à jour d'Alain de Lille (1120-1202). C'est l'occasion de découvrir ce personnage plus accessible aujourd'hui grâce aux travaux de M.-T. d'ALVERNY, R. BOSSUAT et G. RAYNAUD DE LAGE. Élève de Gilbert de la Porrée, adversaire des Cathares, moine enfin à Cîteaux, il fut de toutes les controverses, de toutes les aventures intellectuelles et spirituelles de son temps. Une œuvre comme l'*Anticlaudianus*, rédigée en hexamètres, montre combien, fût-ce dans la polémique, les écrivains du XII^e^ siècle se sentent proches de la littérature antique.

Michel LEMOINE.

Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age. Colloque international du C. N. R. S.-Université de Rennes II/Haute-Bretagne (2-6 mai 1983), organisé et édité par X. BARRAL I ALTET. Vol. I : *Les hommes.* Paris, Picard, 1986. In-8°, 624 pages.

La problématique extrêmement vaste du congrès organisé par l'Université de Haute-Bretagne a attiré un si grand nombre de participants qu'il faudra trois gros volumes pour en publier les communications. Celui-ci est le premier : après une introduction qui fait le point des possibilités de recherche offertes par les sources documentaires pour explorer cet aspect de l'histoire de l'art médiéval (R.-H. BAUTIER), il présente différentes recherches sur le statut social et intellectuel des artistes et artisans, de la fin de l'antiquité au XVI^e^ siècle, y compris dans le domaine byzantin. L'ensemble est d'un intérêt notable pour l'histoire des techniques et de la sociologie de l'art : nous en retiendrons ce qui concerne plus particulièrement le domaine culturel latin.

Xenia MURATOVA présente ses remarques sur l'image sociale et littéraire de l'artiste au Moyen Age (p. 53-72). Certes, un sujet aussi vaste ne peut qu'être esquissé : M^me^ MURATOVA ne se propose d'ailleurs pas de ré-

fléchir à la conception philosophique d'une hiérarchie des activités humaines, aboutissant ou non dans les faits à un jugement porté sur l'artiste par lui-même et ses contemporains. Elle s'intéresse surtout à la dichotomie entre éthique de l'art et éthique de l'artiste, qu'elle montre liées à l'origine dans la conception antique et platonisante, remodelée par les Pères de l'Église, de l'artiste inspiré par Dieu, travaillant par analogie avec l'activité créatrice de l'*artifex mundi*, réalisant une substance spirituelle dans une forme matérielle, et devant obligatoirement posséder la beauté spirituelle pour faire œuvre de beauté matérielle. Mme Muratova analyse brièvement les différentes sources, biblique, classique, patristique, de cette conception, et montre certaines de ses conséquences, notamment le lien souvent souligné des différentes sortes de dons, musicaux, plastiques et moraux. Elle rappelle les tentatives pour mettre en place un système qui accordât ces conceptions avec le mépris ordinaire pour les arts manuels, et la recherche pour les beaux-arts d'un statut intermédiaire entre les arts libéraux et les arts mécaniques. Elle commente enfin le premier exemple littéraire d'un jugement positif sur l'art d'un individu et négatif sur sa moralité, un jugement de Mathieu Paris sur un des architectes de Saint-Albans, et croit pouvoir en inférer que du XIIIe siècle au XVe siècle l'artiste aurait vécu sans être le support d'une mythologie. Sa communication, qui souffre de quelques graves erreurs d'interprétation de textes généralement recueillis de seconde main, est néanmoins un intéressant catalogue de textes, complété par D. Russo, qui revient sur le statut social du peintre en Italie à la fin du Moyen Age (p. 353-380), en partant de la conception thomiste de l'art, et en comparant les théories et la réalité.

Les réflexions de M.-O. Terrenoire sur Villard de Honnecourt (p. 163) cherchent à évaluer la culture réelle de celui-ci : l'album de Villard, savant mais non lettré, est l'efflorescence d'une culture orale étonnante dans ses possibilités empiriques, qui nous est conservée par miracle, l'écrit, picard ou latin de consommation courante, y étant très vite obligé de renoncer et de s'effacer devant le dessin.

On retiendra encore une série de communications d'excellente qualité sur la fabrication des manuscrits et la miniature : manuscrits hispaniques du haut Moyen Age (M. Mentré, p. 295), manuscrits peints de Corbie au XIIe siècle, avec des maîtres laïcs, beaucoup plus adroits que les peintres monastiques, qui forment sur place ceux-ci avant de repartir (Chr. de Mérindol, p. 311-338 ; l'article contient d'excellentes notations codicologiques sur les transformations du manuscrit à cette époque à Corbie), manuscrits hébreux dans l'occident médiéval (G. Sed, p. 339). Des mentions de commerce des manuscrits figurent également dans l'article de F. Robin sur l'artiste de cour en France aux XIVe-XVe siècles (p. 537).

D'autres communications concernent les structures artisanales associatives, les architectes, la construction des ponts, les peintres, les mosaïstes, les mineurs, monnayeurs, verriers, potiers et comédiens, en insistant toujours sur les conditions d'existence et d'activité plutôt que sur l'analyse formelle de l'œuvre d'art ou d'artisanat.

P. Bourgain.

Lexikon des Mittelalters, Drittes Band, Lieferungen 7-10, col. 1345-2218 = *Drachenfisch* à *Erziehungs-* und *Bildungswesen* : München und Zurich, Artemis Verlag, 1985-1986.

Ce nouveau lexique continue de paraître avec une régularité exemplaire. Les nouveaux fascicules contiennent évidemment surtout des notices prosopographiques, toponymiques, institutionnelles. Mais certains articles intéressent aussi directement les études latines, si l'on considère en particulier les nouveaux centres d'intérêt que constituent la latinité médiévale et le nouveau latin.

Sur le mariage et l'héritage, substantiel ensemble *Ehe*, *Ehebruch*, *Erbe* avec de courtes mais bonnes rubriques sur la tradition romaine (ceci ne se vérifie pas pour le serment, *Eid*). Cinq rubriques sur des genres littéraires : *Elegie*, *Enzyklopädie*, *Epigramm*, *Epithalamium*, *Epitaphium*. Dans ce dernier, pourquoi la bibliographie s'arrête-t-elle en 1942, en ne disant rien des travaux de G. Sanders, D. Pikhaus, Ch. Pietri, sur l'épigraphie chrétienne, ni du colloque de Rome sur Damase? A noter aussi un important art. *Erziehungs- und Bildungswesen*, qui ne fait aucune allusion aux travaux de P. Riché et Ils. Hadot, lesquels ont pourtant renouvelé bien des perspectives et connu une audience internationale. A signaler aussi *Ekphrasis* et *Drama*, ce dernier particulièrement recommandé à ceux qui s'occupent de la réception européenne du théâtre antique.

Pour les historiens des institutions, *dux*, d'où la *Spätantike* n'est pas exclue (sauf sa bibliographie afférente) ; pour l'histoire des idées, les petits articles *Dualismus* et *Elemente* ; et, pour les archéologues, *Dreiabsidenkirchen*, *Dreiconchenbau*, *Dura Europos* Noter enfin un ensemble important sur l'Angleterre (*England et englische Literatur*).

Jacques Fontaine.

Medioevo latino, Bollettino bibliografico della cultura europea dal secolo VI al XIII, VII (1984) a cura di Claudio Leonardi e di R. Avesani, F. Bertini, G. Cremascoli, G. Orlandi, G. Scalia : Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 1986, 917 pages, dont 7.115 rubriques et 4 index (mss, lexical, géographique, auteurs modernes).

Ayant atteint son âge adulte, cette excellente bibliographie nous offre un nouveau volume dont la taille est presque exactement celle du précédent. On se réjouit avec C. Leonardi de le voir assisté de la même équipe et assuré des mêmes aides officielles. Les grands auteurs sont éminemment représentés : Abélard, Albert le Grand, Bède, Benoît, Bernard de Clairvaux, Boèce, Isidore, mais surtout François d'Assise et Thomas d'Aquin. En revanche, il est utile pour les jeunes chercheurs de voir d'autres écrivains au « purgatoire » : ainsi Grégoire de Tours. Noter les rubriques collectives sur *leges*, *ordines*, *sacramentaria*, *uitae* (à compléter par la rubrique *hagiographie* en tête de la troisième partie sur *Argomenti e discipline*). Les titres de *Fortleben* restent très suggestifs pour les antiquisants : Aristote, Augustin, la Bible et Virgile sont les plus achalandés, mais parmi bien d'autres.

La commodité de présentation est accrue par les index ; parmi eux, le

petit index lexical est une nouveauté précieuse pour les latinistes, même si Cl. LEONARDI demande avec modestie qu'on le lise « seulement comme un essai » : à encourager vivement ! Les fautes restent rares, mais une relecture spécialisée des titres français et espagnols pourrait être utile sur les dernières épreuves. Un seul souhait : un développement minimum du contenu des Actes et Recueils — ce qui est déjà fait pour quelques rares privilégiés. Il faut redire ici la vive gratitude de tous les spécialistes envers ceux qui nous procurent un instrument toujours exceptionnel.

Jacques FONTAINE.

Le latin, de la Renaissance à nos jours.

The *Epitoma Margarite Castigate Eloquentie* of Laurentius Gulielmus TRAVERSAGNI de Savona, edited and translated by Ronald H. MARTIN : Leeds, Leeds Philosophical and literary Society Ltd, May 1986, environ VI + 130 pages.

Dans l'Europe chrétienne du XV^e^ siècle l'éloquence, que veulent ressusciter les humanistes, ne peut prendre que deux formes : les discours de cérémonie prononcés devant les princes (y compris ceux d'Église) par des orateurs officiels ; les sermons devant le peuple. Les genres judiciaire et délibératif sont sans emploi ; il n'y a de place que pour le genre démonstratif. Telle est l'idée-mère de Traversagni dans sa *Margarita* dont il écrivit le présent *Epitome* à Paris en 1480 alors qu'il enseignait à l'Université la philosophie morale et l'éloquence, comme il l'avait fait depuis trente ans à Vienne (Autriche), Avignon, Toulouse, Cambridge et Londres ; il mourut dans sa ville natale, Savone, en 1503, âgé de soixante-dix-huit ans. C'est cette idée qui fait de l'*Epitome* autre chose qu'un amalgame de la *Rhétorique à Herennius* et du *De Inuentione*, avec un zeste d'Isidore et des *Topiques* de Boèce (pas de trace de Quintilien, malgré les exhortations récentes de Lorenzo Valla). Tous les exemples païens sont éliminés au bénéfice de la Bible, surtout de l'Ancien Testament. L'ordre est le suivant : les cinq parties de l'art oratoire (invention, disposition, etc.) ; la différence entre rhéteur et orateur ; l'exorde et ses variétés (15 pages sur 50) ; la narration ; la division ; confirmation et réfutation avec des *loci argumentorum* répartis en *honestum simplex*, *honestum coniunctum utilitati*, *utile simplex* ; la conclusion. Le texte permet de voir comment on lisait et comprenait ses sources ; ainsi l'*amplificatio* (82, 27) est définie comme « le discours par lequel on suscite l'indignation des auditeurs contre un criminel ou une impiété » et elle est accouplée à la *commiseratio* (82, 20 ; 90, 29) ; ce faux sens vient du rapprochement entre *enumeratio*, *indignatio*, *conquestio* (*Inu.* I, 98) et *enumeratio*, *amplificatio*, *commiseratio* (*Her.* II, 47) qui a suggéré l'identité *amplificatio-indignatio*. L'intéressant développement consacré à la mémoire artificielle est original par rapport aux deux sources principales (p. 34). On note l'insistance avec laquelle Traversagni critique (p. 32, p. 76) les sermonnaires qui abusent des divisions et subdivisions et les ornent de rimes, ce qui produit obscurité et prolixité ; tel était en effet l'usage. Bref cet ouvrage a une place dans l'histoire qui aboutit à l'*Ecclesiastes* d'Érasme. Il faut remercier M. MAR-